

ÉLOGE
DE
FRANÇOIS GUIZOT

PRONONCÉ A L'ACADÉMIE HONGROISE.

PAR

SON EXCELLENCE M. AUGUSTE TRÉFORT

MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES CULTES.



BUDAPEST,
GAZETTE DE HONGRIE
1886.

M. ACADEMIA
KÖNYVTÁRA

ÉLOGE
DE
FRANÇOIS GUIZOT

PRONONCÉ A L'ACADÉMIE HONGROISE.

PAR

SON EXCELLENCE M. AUGUSTE TRÉFORT

MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES CULTES.



BUDAPEST,
GAZETTE DE HONGRIE
1886.

M. ACADEMIA
KÖNYVTÁRA

Imprimerie de la société Pallas.



Les vérités des sciences naturelles font leur chemin rapidement; aussitôt acquises, elles exercent leur effet. Il n'en est pas de même des vérités révélées par les sciences morales, sociales et politiques; celles-ci avancent lentement; elles percent selon le principe du *gutta cavat lapidem*; aussi est-il nécessaire de les répéter plus fréquemment pour les faire valoir.

Les nombreuses études et expériences d'une longue vie m'ont fait aboutir à trois grandes vérités que voici: il faut en finir avec le culte de la révolution, si nous désirons un développement normal; le régime constitutionnel doit être vigoureusement défendu contre l'absolutisme; dans les formations politiques il faut toujours tenir compte du mouvement religieux et ecclésiastique.

Je me suis occupé à mettre en lumière ces trois vérités dans mes discours sur Mignet et sur Thiers, et je tends au même but en célébrant la mémoire de Guizot, car cet homme illustre me semble personnifier le plus complètement les trois vérités indiquées.

Guizot était, comme Thiers, un écrivain, un orateur et un homme d'État. Pour le présenter sous ses trois faces, je n'aurais qu'à suivre sa carrière dans l'ordre chronologique. En retraçant sa vie depuis sa naissance jusqu'en 1830, je vois son activité se porter princi-

palement sur la littérature: de 1830 à 1848 il joue un rôle prépondérant dans la politique française, ce qui permet de l'apprécier comme orateur et homme d'Etat; dans la dernière époque de sa vie, depuis 1848 jusqu'au jour de sa mort, il se porte de nouveau sur la littérature et se distingue par sa haute philosophie politique.

Enfin, je tracerai le portrait de l'homme, du père de famille au cœur si chaud et si sensible.

I

François Guizot naquit en 1786 à Nîmes, ville célèbre par ses antiquités romaines, et l'ancien foyer du protestantisme au midi de la France. Son père, avocat issu d'une famille huguenote, fut décapité sous la Terreur. Sa mère, devenue veuve, lui fit donner une éducation soignée et l'amena à Genève où il termina ses études secondaires. Il s'adonna à la jurisprudence et se rendit à Paris pour terminer ses études, puis il se lança dans la littérature. Sous l'empire, on le nomma professeur: plus tard, il entra au service de l'État, et, en 1818, il était déjà conseiller d'État. Il écrivit et professa dans la chaire l'histoire de la civilisation en France; il publia son *Essai sur l'histoire de France* et son *Histoire du régime représentatif*, puis des ouvrages sur l'histoire de la révolution anglaise.

Dans ces dix volumes Guizot a déposé les vérités historiques, politiques et sociales que ses dispositions naturelles avaient fait naître dans son for intérieur. Il leur est resté fidèle durant sa vie tout entière, elles l'ont inspiré dans le vie pratique, et il serait difficile de trouver un homme d'Etat, dont les doctrines et les actes politiques présentent une harmonie aussi parfaite que chez Guizot.

Si j'écrivais un livre sur Guizot, je reproduirais les parties les plus caractéristiques et les plus excellentes des œuvres citées plus haut, pour les faire connaître au lecteur. Mais je ne puis le faire dans un simple éloge; et quand même je le ferais, je manquerais encore de donner au lecteur une idée fidèle et complète de Guizot. Je choisis donc un autre procédé pour caractériser l'œuvre littéraire du Guizot de cette époque.

La civilisation, dit celui-ci, est un fait comme un autre, fait susceptible comme tout autre d'être étudié, décrit, raconté. L'idée du progrès, du développement, paraît être l'idée fondamentale contenue sous le mot de *civilisation*. La civilisation elle-même se révèle par deux symptômes: le développement de l'activité sociale et celui de l'activité individuelle. Guizot ne raconte pas l'histoire de la civilisation générale: il s'en tient à la civilisation de l'Europe moderne qui diffère essentiellement de celle du monde ancien. Celle-ci était émanée d'une seule idée; la société appartenait à une force exclusive qui n'en pouvait souffrir aucune autre. Toute tendance différente était proscrite. Jamais le principe dominant ne voulait admettre à côté de lui la manifestation et l'action d'un principe différent.

Il en a été tout autrement de la civilisation de l'Europe moderne; elle admet la coexistence de toutes les formes et de tous les principes d'organisation sociale: les pouvoirs spirituel et temporel; les éléments théocratique, monarchique, aristocratique et démocratique, toutes les classes sociales se mêlent, se pressent; il y a des degrés infinis dans la liberté, la richesse, l'influence, et ces forces diverses sont entre elles dans un état de lutte continuelle, sans qu'aucune parvienne à dompter les autres. Dans les temps anciens, à chaque grande époque, toutes les sociétés semblent jetées dans le même moule; c'est tantôt la monarchie pure, tantôt la théocratie ou la démocratie qui prévaut, mais

chacune prévaut à son tour complètement. L'Europe moderne offre les exemples de tous les systèmes, de tous les essais d'organisation sociale : les monarchies pures ou mixtes, les théocraties, les républiques plus ou moins aristocratiques y ont vécu simultanément à côté les unes des autres, et malgré leur diversité elles ont toutes une certaine ressemblance, un certain air de famille qu'il est impossible de méconnaître. Dans les idées et les sentiments de l'Europe, même variété, même lutte. Le même caractère se retrouve dans les littératures modernes. Ces traits de la civilisation européenne peuvent être expliqués par son origine.

La civilisation romaine et ses débris, l'Église chrétienne et enfin l'invasion des barbares, c'est-à-dire l'occupation de l'empire romain occidental par les tribus germaniques, fait qui s'exprime dans la féodalité, voilà les sources de la civilisation européenne.

Les croisades, dont le premier caractère est l'universalité, ont été le premier événement européen. Avant les croisades, on n'avait jamais vu l'Europe s'émouvoir d'un même sentiment, agir dans une même cause ; il n'y avait pas d'Europe. Les croisades ont révélé l'Europe chrétienne.

Une seconde manifestation de cette nouvelle civilisation, c'est la formation des communes, de l'élément urbain, de la bourgeoisie qui servait à l'affermissement de la royauté et qui revêtait en Italie la forme républicaine.

La vie urbaine, le goût plus élevé et la tendance libre des cours, l'invention de l'imprimerie et l'action de la presse, les efforts artistiques de l'Église de Rome, la découverte du nouveau monde et la propagation de la littérature grecque créèrent l'époque de la Renaissance, le précurseur de la Réforme.

Tous les éléments, tous les faits de l'ancienne société européenne aboutirent au libre examen et à la

centralisation des pouvoirs. Le premier prévalut dans la société religieuse et la seconde dans la société civile. L'émancipation de l'esprit humain et la monarchie absolue remportent la victoire simultanément, deux éléments qui ne pouvaient tarder à se combattre, ce qui s'ensuivit d'abord en Angleterre dans l'essai fait en vue de supprimer le pouvoir absolu dans les choses civiles et intellectuelles. La révolution anglaise donna naissance à la philosophie du XVIII^e siècle qui amena à son tour la révolution française.

Après avoir retracé les origines de la civilisation européenne, Guizot a traité l'histoire de la civilisation en France, dans laquelle il retrouve tous les éléments constitutifs de la civilisation européenne.

Cet ouvrage se compose de deux parties: la première traite de l'histoire de la civilisation française jusqu'au X^e siècle et la seconde va du X^e au XV^e siècle. La sixième édition qui parut en 1856 est précédée d'une spirituelle préface dans laquelle Guizot s'exprime ainsi :

«Le temps grandit ceux qu'il ne tue pas. Nous savons donc certainement qu'en aspirant à fonder un régime libre, loin de renier la France des siècles, nous la continuons et l'échec ne nous interdit point l'espoir du succès. A cette encourageante certitude notre histoire ajoute deux enseignements, les plus essentiels à mon sens entre beaucoup d'autres et que je tiens particulièrement à mettre en lumière. C'est la rivalité aveugle des hautes classes sociales qui a fait échouer parmi nous les essais de gouvernement libre. Au lieu de s'unir pour se défendre du despotisme, pour fonder et pratiquer la liberté, la noblesse et la bourgeoisie restent séparées, ardentes à s'exclure ou à se supplanter et ne voulant accepter, l'une aucune égalité, l'autre aucune supériorité. Prétentions iniques en droit et vaines en fait. Les hauteurs un peu frivoles de la noblesse n'ont pas empêché la bourgeoisie de s'élever et

de prendre place au niveau supérieur de l'Etat. Les jalousies un peu puériles de la bourgeoisie n'ont pas empêché la noblesse de conserver les avantages que donne la notoriété des familles et la longue possession des situations. Ils n'ont pas su agir de concert pour être libres et puissants ensemble; ils se sont livrés et ils ont livré la France aux révolutions.

«Voici le second grand enseignement que donne notre histoire: elle nous montre livrés en politique à la même disposition qui nous caractérise tous dans la guerre, à la *furia francese*. Qu'un principe, un intérêt, un sentiment nous préoccupe, il nous domine absolument, exclusivement. Sommes-nous dans un accès de libéralisme: nous lui sacrifions tout, les plus pressantes conditions de l'ordre, les plus évidentes nécessités du pouvoir, le repos du présent et la sécurité de l'avenir. Que les conséquences de la faute éclatent, que l'anarchie apparaisse, que le besoin d'un pouvoir efficace devienne incontestable, nous nous précipitons sous sa main, nous lui livrons toutes nos places de sûreté, nous irons au-devant et au delà de ses exigences.»

Cet ouvrage, qui a paru sous forme de trente lectures historiques, peut être ainsi résumé:

Les éléments constitutifs de la civilisation moderne et surtout de la civilisation française sont le monde romain, le monde chrétien et le monde germanique: l'antiquité, la chrétienté et la barbarie. Du V^e au X^e siècle, ces trois éléments ont subi de grandes transformations. L'empire romain dissous légua à l'avenir les débris de trois grands faits: 1^o le pouvoir central, unitaire, l'empire et la royauté absolue; 2^o l'administration impériale, le gouvernement des provinces par les délégués du pouvoir central; 3^o le système municipal, qui avait été la première forme d'existence et de Rome et de la plupart des pays qui se sont successivement confondus dans l'empire romain.

Voyons les vicissitudes que ces faits ont subies du V^e au X^e siècle.

Le pouvoir central unitaire avait péri au milieu des invasions. Charlemagne fit des efforts pour le relever et le manier, mais le succès ne fut que passager. C'est le chaos qui succéda à son règne. Mais le souvenir en survécut dans les esprits. L'empire avait laissé des traces profondes : empereur, pouvoir impérial, majesté souveraine : ces noms-là avaient une certaine force, ils rappelaient un certain type de gouvernement ; ce n'étaient que des mots, mais il y a de ces mots puissants, capables de revivre dans la réalité à un moment donné ; quelque chose d'analogue se produisait à l'égard de l'administration impériale. En ce qui concerne le régime municipal, les villes étaient en pleine décadence, mais cette administration avait eu, tant qu'elle existait, des noms romains, des formes romaines, et la vie communale fut régie par le droit romain.

Or, l'héritage intellectuel qui nous avait été légué par l'ancienne société, dans quel état se trouvait-il à la fin du X^e siècle ?

La libre pensée est le principe de toute philosophie ; l'intelligence est le point de départ. Voici l'idée que la société moderne a héritée de la Grèce et de Rome. Nous ne la devons ni au christianisme ni à la barbarie qui ne la renferment ni l'un ni l'autre. Elle avait été par contre puissante et dominante dans le monde gréco-romain dont elle constitue le legs le plus précieux.

La totalité des œuvres d'art était un autre héritage dû à la civilisation romaine. Malgré l'ignorance générale et la décadence de la langue, la littérature antique apparaissait toujours comme l'objet digne de l'étude, de l'imitation et de l'admiration, comme le type du beau.

Dans l'Eglise, le principe aristocratique l'emporta : l'évêque s'empara du pouvoir sur le clergé et sur les ouailles ; et parmi les évêques, celui de Rome, le pape, acquit un pouvoir monarchique. Le pouvoir religieux exerça son influence dans l'Etat, dans les affaires temporelles, l'idée prit des formes fixes, dans lesquelles elle veut de nos jours encore influer sur l'Etat en un sens hostile à la libre pensée.

Le monde germanique apporta à la nouvelle civilisation le souvenir des délibérations communes, une certaine idée du droit et de la liberté dans les classes supérieures et surtout le sentiment de la liberté et de l'indépendance individuelles. Mais l'élément romain est le plus grand et le plus fort dans la nouvelle civilisation, qui, dans les pays occidentaux, est pour ainsi dire une forme renouvelée de la civilisation ancienne.

L'auteur qui présente ces idées dans deux tomes, sait les rendre intéressantes en les assaisonnant de détails anecdotiques, mais caractéristiques.

Je mentionnerai, entre autres, la description de l'intérieur d'un préfet romain, de l'élection de l'évêque Ambroise à Milan, le chapitre sur les Bollandistes et l'aventure d'Eginhardt avec la fille de Charlemagne.

Ce sont des détails intéressants et je regrette de devoir me borner à les mentionner.

Lorsque Guizot commença en 1829 son cours sur la seconde période de la civilisation française, il avait l'intention de la suivre dans ses vicissitudes, dans son glorieux développement jusqu'à la veille de nos jours. Mais le sort en avait décidé autrement, car à la suite de la révolution de juillet il se vit forcé de s'arrêter au XIV^{me} siècle. Dans les dix-neuf leçons il avait exposé trois grands éléments de l'histoire française, la féodalité, la royauté et le tiers-état.

Le propre de la féodalité c'est le morcellement du peuple en petites peuplades et la répartition du pou-

voir dans les mains d'une foule de petits souverains, le défaut de ce qu'on appelle la *nation* et de tout gouvernement central. Le féodalisme, par quels ennemis a-t-il été vaincu ? demande l'auteur. Par deux forces, répond-il, par la royauté et par les communes. Dans la France formée par la royauté, la nation s'est constituée par l'agglomération des communes qui se rallient au pouvoir central.

L'époque de la féodalité est le berceau des nouvelles sociétés, des nouvelles mœurs. C'est ici qu'ont surgi : 1^o les langues modernes, surtout la langue française ; 2^o les nouvelles littératures ; 3^o les nouveaux monuments d'art, églises et hôtels-de-ville ; 4^o les familles historiques ; 5^o les grands événements, tels que les croisades ; bref, presque tout ce qui a occupé pendant des siècles l'imagination du peuple français.

En face de ces faits il y en a incontestablement d'autres qui ont rendu intolérable et odieux l'état social du moyen âge, surtout en France. Tout ce qui s'attachait à cet état : les rois, les jurisconsultes, l'Église, était populaire ; le despotisme lui-même, quand il semblait faire des efforts pour mettre un terme à cet état, fut accepté comme un bienfait.

Le XVIII^{me} siècle et la révolution française furent le dernier effet, la dernière expression de cette antipathie. L'état social du moyen âge s'était transformé depuis longtemps, mais ses conséquences et ses souvenirs étaient vivants dans le peuple et c'est sous leur influence que s'accomplit la grande révolution. La société qui s'écroula alors était la même que l'invasion germanique avait créée à l'Occident et dont la féodalité était la forme première et essentielle. Guizot donne une description fort instructive des diverses phases dans l'histoire de la féodalité et de la répartition des propriétés.

Le sentiment du peuple à l'égard de la féodalité était un terrain très favorable au développement de la royauté.

Après avoir ainsi exposé les origines de la royauté française, Guizot parle des éléments qui avaient contribué à son affermissement. En premier lieu nous voyons le tiers état. C'était l'élément le plus actif et le plus décisif de la civilisation française, celui qui en a déterminé la tendance et le caractère. Au point de vue social, cet élément prit un essor puissant, il absorbait presque toutes les autres classes sociales de la France. Dans la politique il était pendant six siècles le fidèle allié de la royauté; il travaillait sans relâche à briser l'aristocratie féodale et à la faire supplanter par le pouvoir central, par la monarchie pure, absolutiste. Mais après avoir atteint ce but, il se retourne contre cette même monarchie absolutiste et réussit à lui imposer les limites de la constitution. Il y a eu partout des communes et des villes, mais le tiers état n'existait qu'en France; dans les autres pays nous chercherions en vain cette puissance fatale qui a fait la révolution.

Pour compléter les deux ouvrages dont nous venons de parler, Guizot leur fit succéder ses *Essais sur l'histoire de France* et son *Histoire des origines du gouvernement représentatif en Europe*. L'étude qui ouvre le premier de ces deux livres traite du système communal de l'empire romain. Impossible de donner dans si peu de pages une description plus animée de la dissolution de l'empire occidental. L'auteur démêle dans cet événement un trait fort caractéristique: c'est que la nation ne soutient guère son gouvernement dans la lutte contre les barbares et que abandonnée à ses propres forces, elle ne pense même pas à une tentative de résistance. Je signale encore dans cet ouvrage l'étude sur les causes qui ont fait réussir le régime parlementaire en Angleterre et sur celles qui l'ont fait échouer en France.

L'autre livre, celui où Guizot relate les origines, le

développement et la chute du gouvernement représentatif en France et en Espagne et son maintien en Angleterre, se range parmi les ouvrages les plus importants de l'auteur. L'histoire des institutions politiques en Europe se divise en quatre époques, selon les formes et les principes qui ont régi la société. Les peuples germaniques, après avoir conquis l'empire romain, y apportèrent leur liberté, mais ils manquèrent d'institutions propres à la régler et à l'assurer. L'individu était libre, mais la société, résultat d'un développement ultérieur, ne l'était pas. Les individus luttèrent pour leur liberté, mais tandis que les forts y réussissaient et devenaient puissants, les faibles échouaient dans leurs tentatives et finissaient par se soumettre à la domination des forts.

Cette époque de luttes dura jusqu'au XI^me siècle. Puis vint la féodalité, qui réduisit le peuple à la servitude ou à un état qui n'en différait pas trop; cette époque où l'aristocratie féodale se donnait une organisation hiérarchique et détruisait le pouvoir des souverains se prolongea jusqu'au XI^me siècle. Pendant la troisième époque, nous assistons au relèvement de la royauté et à la formation de nouvelles nations; nous voyons poindre le régime représentatif qui lutte pour se faire valoir, mais qui partout, sauf en Angleterre, finit par être repoussé, de sorte qu'au XVI^e siècle nous enregistrons la victoire de la monarchie absolue. C'est alors que commence la quatrième époque qui dure encore et dans laquelle les nations, en accumulant leurs forces intellectuelles et matérielles, arrivent au sentiment de leur dignité et suppriment la monarchie administrative pour lui faire succéder le gouvernement représentatif.

Après avoir passé en revue toutes les phases du régime représentatif, Guizot consacre un volume tout entier au développement de la constitution anglaise.

Après ces études l'illustre homme d'Etat porta son attention sur la lutte qui a fondé la constitution en Angleterre et qui a décidé de l'avenir des institutions politiques du monde chrétien. Guizot a écrit avant 1830 les deux premiers volumes de cet ouvrage, qui relate l'histoire de la révolution anglaise jusqu'à la mort du roi et jusqu'à l'abolition de la royauté.

Cette œuvre diffère beaucoup des travaux historiques précédents de l'auteur : ceux-ci contenaient surtout des raisonnements, tandis que celle-là ne se borne pas à expliquer la lutte constitutionnelle, mais elle la raconte avec force détails descriptifs, et si l'auteur n'a point la fantaisie de Macaulay ou d'Augustin Thierry, son style clair et simple donne une idée exacte des événements. Les caractères de Charles I^{er}, de Buckingham, de Strafford et de Cromwell ressortent merveilleusement. Il s'agissait, à la vérité, d'une lutte de grands principes, mais les principes et les idées doivent avoir des représentants qui influent sur la marche des événements. Si Charles avait eu un autre caractère, les résultats auraient pu être atteints avec moins de sacrifices ; mais son caractère était si pervers que nul n'avait confiance en lui et qu'en acquiesçant à la peine capitale prononcée contre Strafford, il souscrivait à sa propre condamnation à mort. Cromwell savait bien que le roi ne tarderait pas à le faire pendre s'il venait à vaincre. Aussi s'empressait-il de le prévenir en le conduisant à l'échafaud.

Après 1848, Guizot reprit sa plume d'historien et écrivit cette remarquable préface où il traite la question de savoir pourquoi la révolution anglaise a réussi. J'en parlerai plus loin ; ici je dirai seulement que les historiens hongrois qui ne veulent pas se borner à réunir des matériaux — nos livres d'histoire ne répondant plus aux théories modernes qui exigent un travail raisonné — pourraient étudier avec fruit les

ouvrages de Guizot. Ils pourraient y apprendre qu'il ne suffit guère de raconter les batailles, mais qu'il faut aussi connaître les faits et les conditions qui ont produit la situation actuelle de la société et de l'état. Notre culture et notre constitution n'ont pas surgi tout d'un coup comme la déesse sortie de la tête de Jupiter; nous sommes des élèves du monde classique, nos pas ont été guidés par l'Eglise; nous avons subi l'influence du monde germanique et de ses institutions féodales et communales, nous avons passé par la réforme. Voilà les éléments qui ont produit notre civilisation avec ses côtés bons ou mauvais. C'est à ce point de vue que nous devons rechercher et étudier les vestiges du temps passé pour écrire une histoire nationale digne de ce nom.

Dans les dix volumes dont je viens de parler, Guizot a énoncé sa doctrine politique. La civilisation de l'Europe et surtout celle de la France est le produit d'éléments divers qui, pour s'être confondus et pour être homogènes, n'en subsistent pas moins et dont il faut tenir compte dans la politique. Car il faut que chaque atome viable de la société puisse se faire valoir pour qu'un développement moral, sans secousses et sans révolutions, devienne possible.

II

La révolution du 30 juillet trouva Guizot prêt à jouer un grand rôle. Il avait été conseiller d'Etat dès 1818, depuis il avait pris part aux travaux de la Chambre; comme professeur à la Sorbonne et comme écrivain d'une réputation universelle, il n'aurait pas eu besoin d'une révolution pour se mettre en évidence et pour se placer au premier rang.

Il n'avait pas souhaité la chute des Bourbons, mais

il accepta les résultats de la révolution. Il comprit que la branche aînée était impossible puisqu'elle ne voulait pas s'accommoder au nouvel état et à la nouvelle société. Il pensa que la branche cadette, à l'instar de l'Angleterre, pourrait terminer la révolution. Il eut bien la crainte que la royauté sortie d'une révolution ne fût balayée par une autre révolution : toutefois la nouvelle royauté se maintint pendant dix-huit années. Cette période présente bien des côtés sombres, mais, tout compte fait, elle a donné à la France plus de liberté et plus de prospérité qu'aucune autre époque correspondante dans l'histoire française. Pendant cette époque, Guizot exerça le pouvoir comme ministre de l'intérieur, comme chef de l'instruction publique, comme ambassadeur, comme ministre des affaires étrangères, et en 1848 il termina sa carrière politique active comme président du Conseil. Il se trouvait aux affaires intérieures pendant le combat que les chefs de l'ère orléaniste livrèrent à la révolution avec le succès que l'on sait.

Son passage au ministère de l'instruction publique constitue le plus bel épisode de sa carrière et son activité a marqué une époque dans l'histoire de l'enseignement en France.

Comme ministre des affaires étrangères, il eut le grand mérite de conserver la paix ; l'opinion publique crut de tout temps qu'il le faisait au détriment de l'honneur national, mais ceci n'aurait point amené la chute de Guizot ou de la monarchie de juillet. C'est la réforme parlementaire qui a fait éclater la révolution de février.

A cette époque il fallait payer 200 francs d'impôts pour être électeur français. En parlant de réforme, on entendait l'abaissement du cens et son abolition pour les capacités. Pour atteindre le projet, on mit en scène le mouvement des banquets de réforme, qui aboutit à la révolution de février.

Celui qui connaît les opinions de Guizot au sujet du tiers état aura de la peine à comprendre l'obstination avec laquelle il s'opposa à la réforme. Mais toute grande décision doit être attribuée à plusieurs motifs. C'était aussi le cas pour Guizot. L'entrée en action de nouveaux éléments lui inspira des craintes : puis il céda au roi, si peu soucieux des convictions de ses ministres et si disposé à suivre ses opinions personnelles. Lorsque, aux premiers jours de février, Guizot donna sa démission, le nouveau cabinet aurait encore pu éviter la catastrophe, si le roi ne se fût pas obstiné à conserver ses préjugés à l'égard des institutions et des hommes et s'il n'eût pas perdu courage au moment décisif. La responsabilité du roi est beaucoup plus lourde que celle de son ministère. Je vais plus loin. La réforme, les banquets et l'obstination du roi n'auraient pas soulevé la révolution, si l'état politique du pays avait été sain et normal. En Angleterre, la réforme parlementaire de 1830 et le rappel des lois sur le blé ont produit des agitations autrement violentes que la réforme électorale française, sans aboutir à une conflagration.

La révolution de février a eu des causes plus profondes. Il y eut d'abord les légendes révolutionnaire et napoléonienne, et le culte que leur voua le peuple français, les fausses idées d'égalité et de fraternité répandues par Thiers, Mignet, Lamartine, Michelet et Louis Blanc, idées auxquelles certains apôtres obscurs que Guizot a si bien appelés « la bande des malfaiteurs intellectuels » ont donné, dans les classes inférieures, des formes socialistes et communistes ; puis l'antagonisme entre l'aristocratie et la bourgeoisie, l'hostilité de l'Eglise catholique envers la monarchie de juillet ; enfin la politique étrangère qui ne parvenait pas à relever l'autorité de la France au dehors, n'était pas non plus sans influencer sur l'attitude des hommes politiques.

Dans la Chambre il y avait, en dehors des légitimistes et des républicains, trois partis encore. Leurs principes ne différaient pas ; mais, s'inspirant d'intérêts, de rivalités et d'ambitions personnelles, de l'amour-propre de leurs chefs, ils se faisaient une guerre incessante, implacable, qui rendait impossible toute activité parlementaire normale.

Ces trois fractions étaient celles de Molé, de Thiers et de Guizot. Si elles avaient serré les rangs pour faire face d'un commun accord aux légitimistes et aux républicains, la dynastie de juillet régnerait encore de nos jours sous l'égide du régime constitutionnel parlementaire.

III

Après la révolution de février, Guizot dut se réfugier à Londres. Il y arriva au huitième jour anniversaire de la journée où il avait débarqué comme ambassadeur.

Le 13 mars 1848 il écrivit à M. de Barante la lettre que voici :

« Mon cher ami, je vous remercie de vos quelques lignes. Mon exil s'arrange aussi bien qu'il soit possible d'y prétendre. Quand ma mère sera arrivée, et je l'attends cette semaine, j'aurai auprès de moi tous les premiers objets de mon affection. On m'accueille très bien ici, presque comme si on n'avait jamais eu d'humeur contre moi. Mais je suis et reste profondément triste. Quel spectacle, quel avenir ! Malgré mon optimisme et au fond de mon âme, j'ai toujours cru le mal très grand, et c'était une des causes de mon ardeur dans la lutte. Mais je ne le croyais pas si grand. Je suis venu ici pour voir encore mieux combien il est grand. Il y a aujourd'hui à Kensington, tout près de Londres, un grand meeting de *chartistes* ; 12 ou 15,000 hommes, dit-on, vont se réunir pour

demander la moitié de ce que veulent les communistes de Paris. Les murs sont couverts d'une affiche de la police qui interdit toute réunion, tout cortège pour aller en masse au meeting. Exactement l'ordonnance de Delessert d'il y a trois semaines. Tout le monde, le duc de Norfolk et lord Lincoln d'une part, les 20,000 charbonniers de la Tamise de l'autre, toute l'aristocratie et toute la classe moyenne en descendant fort bas s'empressent autour du Gouvernement, viennent prêter serment comme *constables* spéciaux contre l'émeute. Il y aura à Kensington plus de volontaires pour la réprimer que pour la faire. C'est beau et douloureux à voir. Je ne veux dire rien de plus, j'ai trop à dire, J'ai l'esprit et le cœur également gros.»

En juillet 1849 il retourna en France; pendant quelque temps il eut la pensée, partagée par d'autres personnes encore, qu'il pourrait et devrait encore prendre part à la vie publique, mais après le coup d'Etat de Louis Bonaparte il abandonna entièrement cette idée et se consacra à la littérature jusqu'au déclin de sa vie, jusqu'en 1874.

Il publia ses mémoires en huit volumes et ses discours en cinq volumes. Il continua dans quatre volumes l'histoire de la révolution anglaise jusqu'à la restauration; il publia en quatre volumes l'histoire de la France pour ses petits-enfants; il écrivit deux volumes sur des questions concernant l'Eglise et la religion; il publia la biographie de Robert Peel, une préface intéressante pour ses œuvres de jeunesse, des études sur Shakespeare et Corneille, sur les beaux-arts, des discours et des éloges académiques imprimés dans la *Revue des Deux Mondes*, les biographies de Monk et de Washington, et des études sur les hommes éminents de la révolution anglaise. On peut appliquer à ces ouvrages le mot qui se trouve dans sa lettre à M^{me} d'Austin: «Mon plaisir c'est de penser à haute voix.» Guizot n'a

jamais été un publiciste ou un historien ordinaire, en politique et en histoire il était toujours philosophe. Cela se voit surtout dans ses premiers ouvrages écrits en Angleterre: *De la démocratie en France* et *Discours sur l'histoire de l'Angleterre*.

Dans la préface du premier de ces ouvrages il s'exprime ainsi:

«J'ose croire qu'on ne trouvera rien dans cet écrit qui porte l'empreinte de ma situation personnelle. En présence de ces grandes choses, quiconque ne s'oublierait pas soi-même, mériterait d'être à jamais oublié. Je n'ai pensé qu'à la situation de mon pays. Plus j'y pense, plus je demeure convaincu que son grand mal, le mal qui est au fond de tous ces maux qui minent et détruisent ses gouvernements et ses libertés, sa dignité et son bonheur, c'est le mal que j'attaque, l'idolâtrie démocratique. L'avènement de Louis Bonaparte à la présidence de la république sera-t-il contre ce mal un remède efficace? L'avenir nous l'apprendra. Ce que je dis aujourd'hui à propos de l'élection de Louis-Napoléon Bonaparte, je le dirais également sans y rien changer si le général Cavaignac avait été élu. Ce n'est à aucun nom propre que s'adressent les grandes vérités sociales, c'est à la société elle-même.»

Ce que Guizot a dit à la 49^{me} page de cet ouvrage n'est que trop vrai encore de nos jours. Je voudrais le citer d'un bout à l'autre; je voudrais que quelqu'un en fit une traduction hongroise digne de l'original, car notre public a encore grandement besoin de ces vérités. Quelle que soit la différence entre l'état de notre pays et celui de la France, il y a aujourd'hui des maladies universelles qui existent partout, qui ont une source commune et qui dans tous les pays ont besoin du même remède. Pourquoi tant de pays ont-ils péri, demande Guizot? Parce qu'ils n'ont pas voulu tolérer

que le Gouvernement remplit son devoir et fit acte de gouvernement. Chez nous aussi c'est une des maladies principales du pays.

Après avoir décrit la nature et les dangers des républiques démocratiques et socialistes, il expose les conditions politiques et morales de la paix sociale. Cette paix est impossible tant que les diverses classes ou les grands partis politiques auront l'espoir de pouvoir anéantir les autres et de se faire les seuls détenteurs du pouvoir. Guizot invoque les exemples de l'histoire pour prouver cette vérité. L'expérience le démontre clairement, mais il ne sera pas superflu de rappeler aux amis de la liberté que les peuples préfèrent le pouvoir absolutiste à l'anarchie. D'après Guizot, c'est le régime constitutionnel qui seul pourra donner à la France la paix définitive. Mais il ne faut pas croire que le rouage politique a un pouvoir souverain ; il faut encore l'esprit de famille, l'esprit politique et religieux. Après avoir développé les dangers de la république et de la démocratie, et indiqué les remèdes, l'auteur exprime sa forte conviction que la France ne périra pas, car la société française est pleine de vie et de sève et n'est pas faite pour que, après de si grands événements, elle sombre au nom de l'égalité.

J'ai déjà dit que Guizot a continué l'histoire de la révolution anglaise qui comprend six volumes et qui va jusqu'à la restauration de Charles II. Ne pouvant aller jusqu'au règne de Guillaume d'Orange, comme il en avait eu l'intention, il publia des études sur Monk et sur d'autres hommes éminents de la première révolution anglaise.

Comme pour servir de préface à l'ouvrage entier, il écrivit sa brochure intitulée : *Pourquoi la révolution anglaise a-t-elle réussi ?* brochure que mon ami Paul de Somssich a traduite en hongrois. Guizot donne ici un résumé de son grand ouvrage, qu'il continue même

en s'étendant sur l'avènement de Guillaume III. L'Angleterre avait acquis la conviction que la révolution aboutit au gachis et à l'inconnu, qu'elle apporte à la société de grandes souffrances, des crimes et des dangers, que les peuples intelligents peuvent être forcés d'accepter une fois, mais qu'ils repousseront jusqu'au moment de la nécessité absolue. L'Angleterre s'en est souvenue au milieu de ses nouvelles souffrances. Elle a beaucoup supporté, elle a longtemps résisté pour éviter la nouvelle révolution; elle ne s'est laissé entraîner qu'à la dernière extrémité lorsqu'elle n'avait plus d'autre moyen pour sauver sa foi, ses droits et son honneur. C'est la gloire de la révolution de 1688 d'avoir été exclusivement un acte de défense légitime et c'était la cause capitale de son succès. Il y en avait encore d'autres, parmi lesquelles je mentionnerai le fait que toutes les classes de la société y ont pris part. Et pourtant une époque de soixante-dix ans a dû s'écouler pour que les crimes inhérents à la révolution pussent être vaincus, pour que la paix fût définitivement rendue à la société. La grande œuvre n'était accomplie que lors de l'avènement de George.

Guizot ne connaissait pas seulement le passé de l'Angleterre, il était aussi versé dans ses événements modernes: il était en relation avec beaucoup de notabilités anglaises et son livre sur Robert Peel porte l'empreinte de ses impressions personnelles.

Dans ce livre nous remarquons surtout trois questions capitales: celle de l'émancipation des catholiques, de la réforme parlementaire et du rappel des lois sur le blé, c'est-à-dire du libre échange.

Il est curieux que l'émancipation des catholiques ait tardé si longtemps à se produire, et le fait caractérise l'esprit du protestantisme arrivé à la domination. Dans cette question, de même que dans celle de la réforme parlementaire, on peut voir que la chambre-haute ne

peut jamais entraîner à la longue une réforme exigée par la vie moderne.

Je ne saurais donner une analyse complète de chaque ouvrage de Guizot, mais je dois parler de son histoire de France, de ses mémoires et de ses discours.

Le grand talent, la science et la réputation ne sauraient exclure la bonté du cœur; Guizot en a fourni une preuve en racontant à ses petits-enfants l'histoire de France. Ce fait ne pouvait rester un secret. D'autres voulaient également jouir de ces beaux récits et plusieurs éditeurs se présentaient pour les publier dans une forme digne de l'auteur. Guizot se mit à arranger ces récits, mais il n'en publia qu'une partie. Les cinq volumes qui comprennent l'histoire française depuis la mort de Louis XIV jusqu'en 1783 furent rédigés, d'après ses notes, par sa fille, Mme de Witt. L'ouvrage tel que nous l'avons, est écrit non pas précisément pour des enfants, mais plutôt pour le public lettré en général.

Que l'on parcoure les chapitres ayant trait à la domination romaine en France, aux croisades, à Henri IV ou à Louis XIV, le récit est toujours intéressant et animé. La littérature française peut être fière de posséder un pareil chef-d'œuvre.

Guizot a écrit ses mémoires. Mais il ne voulut pas suivre l'exemple de ceux qui laissent publier leurs mémoires après leur mort seulement, quand il n'y a plus personne pour les critiquer ni pour les réfuter. C'est une haute impartialité qui domine dans ces mémoires. Ils abondent en faits historiques et ne se bornent pas à relater l'activité de leur auteur, mais ils renferment aussi un grand nombre de détails historiques. Le premier volume traite du premier Empire et de la Restauration. En parlant de la liberté de la presse pendant la restauration, l'auteur fait cette excellente observation :

«Gouvernements et peuples libres n'ont qu'une façon honorable et efficace de vivre avec la liberté de la presse; c'est de l'accepter franchement sans la traiter complaisamment. Qu'ils n'en fassent ni un martyr ni une idole. Qu'ils lui laissent sa place sans l'élever au-dessus de son rang. La liberté de la presse n'est ni un pouvoir dans l'État ni le représentant de la raison publique, ni le juge suprême des pouvoirs de l'État. C'est simplement le droit pour les citoyens de dire leur avis sur les affaires de l'État et sur la conduite du Gouvernement, droit puissant et respectable, mais naturellement arrogant et qui a besoin pour rester salutaire que les pouvoirs publics ne s'abaissent point devant lui et qu'ils lui imposent cette sérieuse et constante responsabilité qui doit peser sur tous les droits pour qu'ils ne deviennent pas d'abord séditeux, puis tyranniques.»

En parlant des faits de l'émigration, Guizot fait remarquer que dans le malheur les hommes subissent toutes sortes de rêves et que l'impuissance passionnée amène la folie.

La plus grande partie du troisième volume traite des questions de l'enseignement, de la littérature et de la science. Le cinquième volume contient un récit magistral de son passage à l'ambassade de Londres et des aperçus ingénieux sur la société anglaise. Nous y remarquons particulièrement les détails sur la mort du prince d'Orléans et sur la régence.

Le tome huitième donne un résumé complet de tous les actes du gouvernement de juillet.

Les discours complets de Guizot sont en corrélation intime avec les mémoires. Les cinq gros volumes contiennent 192 discours. La préface qui a aussi paru dans une brochure intitulée: *Trois générations, 1789, 1814 et 1848*, explique d'une façon supérieure et avec une merveilleuse lucidité les causes qui ont fait échouer

la première révolution et amené la défaite de Napoléon 1^{er}. Pour ce qui concerne la restauration et la monarchie de juillet, il présente avec une méthode presque mathématique les causes qui les ont fait aboutir à la dissolution et à la catastrophe. En passant aux événements de 1848 il dépeint les illusions qui ont amené la dictature et son échec.

Les discours de Guizot reflètent vivement le niveau de l'esprit politique en France et le tempérament de la nation française. Que d'intelligence, que de science, que d'esprit gaspillés pour des futilités politiques ! Les débats sur les adresses et sur les fonds secrets remplissent une grande partie des cinq volumes.

Parmi les discours de Guizot il y en a qui méritent d'être médités de nos jours encore. D'après Jules Simon, Guizot a été un orateur imposant qui tient même le premier rang parmi les brillants orateurs de l'époque de juillet.

IV

Guizot n'était pas seulement un grand écrivain, un orateur et un homme d'État de premier ordre ; il avait aussi le cœur noble et plein de tendresse. Ses rapports avec sa mère, qui mourut à Londres en 1878 à l'âge de quatre-vingt-sept ans, sont touchants ; ses mariages sont romanesques, poétiques ; son attachement à ses enfants ne connaît pas de bornes. Il a un dévouement absolu pour ses amis de Broglie, Barante et Witt, auxquels il a survécu.

Mais il n'en ressentit que plus amèrement les revers de la fortune. Il perdit de bonne heure sa première, et bientôt après sa seconde femme ; en 1837, la mort lui enleva à l'âge de vingt-et-un ans un fils plein de belles promesses, et au déclin de sa vie il eut la douleur de perdre sa seconde fille, Mme Pauline de Witt.

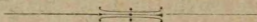
Il s'était profondément attaché aux membres de sa

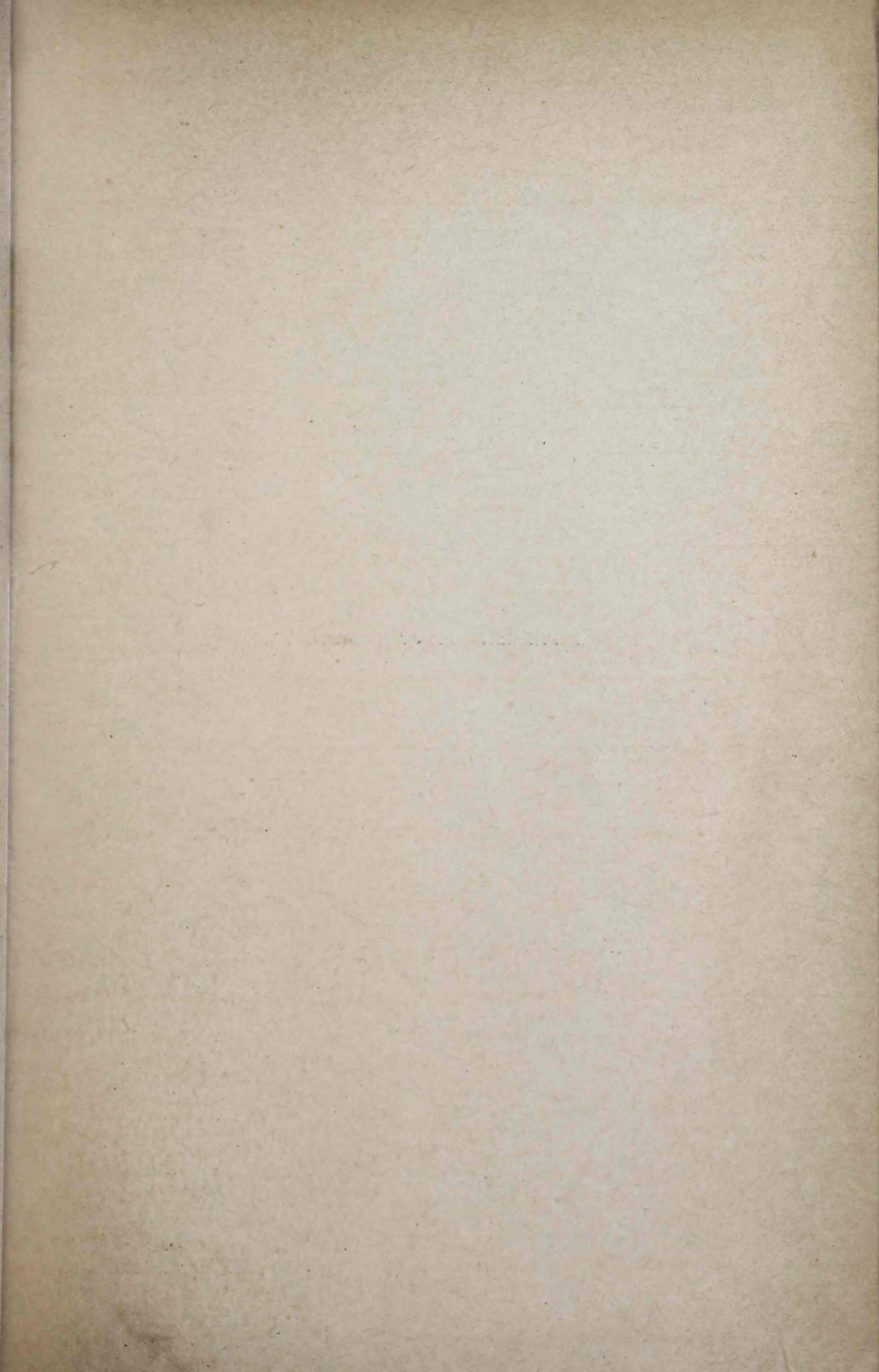
famille, dont il partageait toutes les joies et toutes les douleurs ; au plus fort de ses occupations, il trouvait toujours le loisir d'écrire à ses enfants et plus tard à ses petits-enfants ; aux jours de fête de ses enfants, il courait les boutiques pour leur acheter des vêtements et des rubans. Mais il aimait aussi la vie sociale et il a des observations des plus intéressantes sur les femmes éminentes avec lesquels il était lié. Il est vrai qu'à cet égard Paris est la première ville du monde, et c'est pour cela que les Français sont les maîtres du roman et du théâtre.

Il passa les dernières années de sa vie dans sa propriété de Normandie au Val-Richer ; c'est là qu'il s'éteignit le 12 septembre 1874, à l'âge de quatre-vingt-sept ans.

Ce jour-là, la France perdit une des figures les plus remarquables de la monarchie de juillet, un homme qui ne s'était jamais cru infaillible, et qui expia avec la France pendant vingt-six ans ses fautes, ses faiblesses — il en avait malgré la forte trempe de son caractère — et sa trop grande déférence envers le roi. Il assista à la grande défaite de son pays et aux tristes événements qui ont suivi la guerre, mais il ne désespéra jamais de l'avenir de la France. Dans l'intérêt de l'Europe, nous désirons que ses espérances se réalisent.

La vie de Guizot est instructive non-seulement pour les hommes politiques et pour les écrivains, mais pour tout le monde. Elle fournit la preuve qu'on peut parfaitement mettre en harmonie les tâches de la vie publique avec celles de la vie de famille. C'est une vérité incontestable que l'homme qui ne sait ni aimer sa famille ni remplir ses devoirs envers elle, n'aimera pas plus sa patrie et ne remplira pas ses devoirs de patriote.





IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ PALLAS